

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DIMANCHE, 29 DÉCEMBRE.

La doctrine catholique est la seule qui ait produit et qui produise la charité de l'apostolat ; je l'ai prouvé dans ma dernière conférence. J'ajoute qu'elle seule produit la charité de la fraternité. La fraternité est le partage réciproque du cœur, du travail et des biens ; et il semble, Messieurs, que cette vertu devrait couler en nous par une source aussi simple et aussi naturelle que notre vie. Car enfin qu'est-ce que nous sommes ? Ne sommes-nous pas les membres d'une même famille, les enfants d'un même père et d'une seule maison ? En vain nous voudrions détruire les pages de notre généalogie ; tous, sans exception, nous sortons du même lieu, et tandis que l'orgueil se fabrique en dehors du genre humain d'illustres et particulières antiquités, le sang d'Adam parle en nous plus haut que tous les titres, et nous couche par terre aux pieds du même patriarche comme aux pieds du même Dieu. Cependant, malgré cette évidente communauté d'origine et cette fraternité que la nature a mise en nous, quel spectacle nous présente l'histoire si nous la considérons en dehors de la doctrine catholique ? Des races ennemies, des familles qui se séparent le plus qu'elles peuvent les unes des autres par le sang, la puissance et la tradition, des hommes après à la curée de ce monde, et traitant la terre non comme le patrimoine réel de tous, mais comme la patrie privilégiée des plus forts, des plus habiles et des plus heureux ; partout la guerre, la jalousie, la convoitise, la spoliation, l'élévation d'un petit nombre et la misère de beaucoup.

Toutefois, Messieurs, il n'en est pas de la fraternité comme de l'humilité, de la chasteté et de l'apostolat. Le monde qui repousse celles-ci, même après la révélation qui en a eu lieu, ne repousse pas également celle-là ; un grand nombre l'apprécie aujourd'hui, même en dehors de la doctrine catholique, et s'il est un songe caressé par les âmes élevées, s'il est une idée qui remue l'opinion, qui inspire de belles pages et consacre de grands travaux, c'est assurément l'idée de la fraternité. Tandis que le monde insulte l'humanité comme une vertu qui l'importune, rejette la chasteté comme un intolérable fardeau, incrimine l'apostolat comme un envahissement de la vérité ou de ce qui se donne pour elle, la fraternité a dans son sein des amis chauds et généreux, qui exagèrent même ses droits, se trompent sur les moyens de l'établir, mais qui la proclament comme la fin dernière de toute l'histoire et de tout le mouvement de l'humanité. Le spectacle auquel nous vous convions n'en sera que plus instructif et que plus curieux. Il sera beau de voir le monde poursuivant la même pensée que nous, impuissant à la réaliser, malgré ses efforts, et la doctrine catholique atteignant chaque jour son but fraternel par le simple épanchement de sa parole et de son ordinaire efficacité.

L'an 680 de Rome, sous le consulat de Marcus Tereutius Varro Lucullus et de Caius Cassius Varrus, au pied du Mont Vésuve, et en face de la mer de Naples, deux ou trois cents hommes étaient rassemblés. Ils portaient bien sur eux les traces de notre dignité commune, et cependant il n'était pas besoin de les regarder longtemps pour découvrir aussi dans tout leur être des marques trop sensibles d'une cruelle dégradation. Au milieu du silence de tous, l'un d'eux se leva et leur adressa ce discours : " Chers et misérables compagnons d'infortune, avons-nous résolu de porter jusques au bout les injures du sort qui nous a été fait ? L'humanité n'existe pas pour nous ; rebuts du monde, saisis dès nos premiers jours par la main de fer de la destinée, nous n'avons servi jusqu'à présent qu'à récréer nos maîtres par des spectacles barbares, ou à nourrir par nos travaux leur faste, leur mollesse et leur volupté. Il est vrai, nous avons fui, nous sommes libres, mais vous comprenez bien que cette liberté n'est encore que la servitude ; tout l'empire, toute la terre est contre nous ; nous n'avons pas d'amis, pas de patrie, pas d'asile. Mais avons-nous besoin d'autres amis, d'autre patrie, d'autre asile que nous-mêmes ? Considérons qui nous sommes, et comptons-nous d'abord. Ne sommes-nous pas le plus grand nombre ? Qu'est-ce que nos maîtres ? Une poignée de patriciens dont nous peuplons les maisons, qui ne respirent que parce que nous n'avons pas le courage de poser la main sur leur poitrine pour les étouffer. Et si la chose est comme je le dis, si nous avons la force du plus grand nombre, si c'est l'humanité presque entière qui est esclave d'une horde jouissant de tout et abusant de tout, qui est-ce qui nous empêche de nous lever, d'étendre nos bras une fois en ce monde, et de demander aux dieux qu'ils décident entre nous et nos oppresseurs ? Nous n'avons pas seulement le nombre, nous avons l'intelligence aussi ; beaucoup d'entre nous ont enseigné à leurs maîtres ou enseignent à leurs enfants les lettres humaines ;

nous savons ce qu'ils savent, et ce qu'ils savent ils le tiennent de nous ; c'est nous qui sommes leurs grammairiens, leurs philosophes, et qui leur avons appris cette éloquence qu'ils portent au forum, pour y opprimer tout l'univers. Enfin, nous avons plus que le nombre et que l'intelligence, nous avons le droit, car, qui nous a faits esclaves ? qui a décidé que nous n'étions pas leurs égaux ? où est le titre de notre servitude et de leur souveraineté ? Si c'est la guerre, faisons la guerre à notre tour ; essayons une fois la destinée, et méritons par notre courage qu'elle se prononce pour nous." Ayant dit cela, Spartacus étendit la main vers le ciel et vers la mer ; son geste acheva sa parole ; la foule qui l'avait écouté se leva, sentant qu'elle avait un capitaine, et huit jours après, quarante mille esclaves rangés en bataille faisaient tourner le dos aux généraux romains, remuaient de fond en comble l'Italie, et se voyaient sur le point, comme Annibal, de regarder en vainqueurs la fumée de Rome.

Ils furent vaincus pourtant, malgré le nombre et le courage, et Pompée venant mettre le sceau à leur défaite, n'eut qu'à écrire quelques lignes au Sénat pour lui apprendre que ces vils esclaves, un moment sa terreur, étaient rentrés dans leur légitime néant.

Tel était l'état du monde quelques années avant la venue de Jésus-Christ. Une grande portion de l'humanité n'avait ni patrie, ni famille, ni droits ; elle était inscrite dans la loi sous la rubrique des choses et non des hommes. On la traitait comme une race d'animaux plus intelligents, plus forts, mais qui n'avaient d'autre distinction que d'être plus aptes à une servitude profitable. Je pourrais, pour ma thèse, me borner au fait, et vous dire : Voilà ce que l'homme avait fait de l'homme en quatre mille ans, voilà où en était avant Jésus-Christ la fraternité. Mais il ne sera pas inutile qu'après avoir vu le fait nous en cherchions la cause, afin de mieux comprendre la grandeur et la difficulté de la révolution opérée sous ce rapport par la doctrine catholique.

C'est donc, Messieurs, puisque vous voulez savoir la cause de la servitude, c'est que l'homme n'aime pas l'homme, que l'homme n'aime pas le travail, que l'homme n'aime pas le partage de son bien, que l'homme enfin n'aime rien naturellement de ce qui constitue la fraternité.

L'homme n'aime pas l'homme ; car l'amour, ce charme inexprimable qui nous presse vers un objet, et nous pousse moins à nous donner qu'à nous fonder en lui ; l'amour, cette merveille la plus incompréhensible de notre nature, à quoi nous passons toute notre vie, jusqu'à ce que nous ayons désespéré de nous assez pour ne plus chercher à en réaliser le mystère ; l'amour n'a qu'une cause unique, cause rare et passagère dans l'humanité. Je voudrais en cacher le nom : je me reproche jusqu'à un certain point de le nommer dans cette chaire ; mais il m'est impossible de ne pas le prononcer. L'amour n'a qu'une cause, et cette cause c'est la beauté. Que l'homme soit mis en présence d'une nature où respirent ce don terrible, à moins qu'il ne soit couvert d'un bouclier divin, il en ressentira les coups : si rebelle, si orgueilleux qu'il soit, il viendra comme un enfant se courber aux pieds de ce quelque chose qu'il a vu et qui l'a subjugué par un regard, par un cheveu de son cou, *in uno crine colli sui*, dit admirablement l'Écriture. Mais cette beauté, cause unique de l'amour, elle est rare et passagère en nous. Elle n'appartient qu'à un très petit nombre, et les êtres qui en sont le plus doués ne jouissent qu'un moment de leur couronne. Adorés un jour de leur vie, ils sentent bientôt la fragilité du don qui leur a été fait ; les adulateurs fuient à mesure que les années descendent, et quelquefois il n'est pas besoin des années. Le cœur épris violemment se détache avec rapidité, et d'expérience en expérience, ces êtres qu'on a tant chéris arrivent à ne plus posséder d'eux-mêmes et des autres que les reliques d'un songe.

La beauté, qui est la source de l'amour, l'est aussi des plus grandes désolations qui soient ici-bas, comme si la Providence et la nature se repentaient d'avoir fait à quelques-uns de nous un si riche et si rare présent.

Si telle est la cause de l'amour, comment l'humanité serait-elle aimée ? A part le petit nombre qui la possède, et avec tant d'imperfections, qu'est-ce que le reste ? Que voit l'homme autour de soi ? Des hommes non pas seulement dépourvus de la grâce et de la majesté de leur nature, mais défigurés par le travail, avilis par des maux sans nombre, en qui l'œil ne découvre plus rien qu'une sorte de machine qui se meut. Et si du corps on pénètre jusqu'à l'âme, la misère et la honte s'y révèlent sous des aspects plus profonds encore, qui n'arrêtent plus le mépris par la pitié. L'orgueil sans cause, l'ambition, l'égoïsme, la haine, la volupté, tous les vices se disputent ce visage intérieur de l'homme, et aspirent à le déshonorer. Que reste-t-il pour l'a-